

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Antigone (Avant le théâtre du
Collège)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 5-12

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

ANTIGONE

On a déjà tant écrit sur l'*Antigone* de Sophocle, on a discoursé avec tant d'éloquence sur le sens de cette tragédie, que nous n'avons pas la prétention d'apporter quelque chose de neuf en ce domaine. Après toutes ces dissertations philosophiques sur les lois divines et humaines ou sur l'autonomie de la conscience individuelle en face des exigences tyranniques de la raison d'état, nous nous contenterons de considérer *Antigone* comme une tragédie parmi d'autres, quitte à dégager à la fin quelques conclusions plus générales.

ANALYSE DE LA PIÈCE

L'histoire d'Antigone fait partie de la légende d'Oedipe. Nous sommes à Thèbes ; Oedipe partant en exil avait légué son royaume à Etéocle et Polynice, ses fils, qui devaient gouverner à tour de rôle. Son temps de règne fini, Etéocle refuse de céder le trône à Polynice. Celui-ci part pour l'Argaulide où il forme une coalition contre Thèbes, puis il revient mettre le siège devant la cité. Au cours de la bataille qui verra le triomphe des Thébains, les deux frères se rencontrent en combat singulier et s'entre-tuent. Le trône échoit alors à Créon, l'oncle des deux malheureux princes. Pour inaugurer son règne, il ordonne de rendre les honneurs funèbres à Etéocle tandis qu'il les refuse à Polynice, qui avait porté les armes contre sa patrie. On sait combien, aux yeux des Grecs,

* Les représentations auront lieu le dimanche 14 février en matinée, le samedi 20 en soirée et le dimanche 21 en matinée.

Mise en scène de Paul Pasquier, avec le concours de Claude Mariau. Musique inédite d'Aloys Fornerod, pour chœurs et orchestre.

le châtement imaginé par Créon était à la fois inhumain et impie, puisqu'une âme ne pouvait entrer dans le monde des morts tant que n'étaient pas accomplis sur son corps les rites de la sépulture ; elle errait alors, misérable, sans relation ni avec les vivants ni avec les morts. Ensevelir un cadavre était donc un devoir religieux qui obligeait au premier chef les parents du défunt. A Athènes, on était sur ce point tellement strict qu'en 406, après la bataille des Arginuses, les généraux vainqueurs furent déférés en justice pour n'avoir pas enseveli les morts. Ils eurent beau se défendre en disant qu'une tempête survenue à la fin de la bataille avait dispersé leurs vaisseaux et ne leur avait pas permis de descendre à terre pour accomplir les rites des funérailles, ils n'en furent pas moins punis de mort.

Au lever du rideau, Antigone annonce à Ismène sa sœur qu'elle a décidé d'ensevelir Polynice, bravant l'ordre de Créon pour obéir aux lois des dieux. Elle le fait. Prise en flagrant délit, elle est condamnée à mort par Créon que personne ne peut fléchir, même pas son fils, fiancé d'Antigone. Seules à la fin les menaces du devin Tirésias font céder le tyran. Mais il est déjà trop tard : Antigone s'est pendue dans le caveau où elle a été enterrée vivante et son fiancé se tue sur son cadavre. En apprenant le suicide de son fils, Eurydice, femme de Créon, se poignarde sur l'autel du palais et le roi reste seul, entouré de ces trois cadavres dont la vue le comble d'horreur.

Quels sont, parmi ces faits brièvement exposés, ceux que Sophocle doit à la tradition et ceux qu'il a inventés lui-même, nous ne le saurons probablement jamais. On peut le regretter, car rien sans doute ne nous éclairerait davantage sur les intentions du poète. Il faut accepter cette inconnue et passer plus loin.

STRUCTURE DRAMATIQUE. LES CARACTERES

La conduite de l'action est d'une telle simplicité qu'il est inutile de s'y attarder. Tout se déroule dans un ordre implacable, sans retour en arrière, sans coup de théâtre, sans le moindre temps d'arrêt. Dès les premiers mots d'Antigone d'abord et de Créon ensuite, nous savons que les dés sont

jetés ; et une fois la machine mise en marche, rien ne l'arrêtera plus. Dans ce schéma si simple, notons cependant l'absence d'une « scène à faire » : il n'y a pas de rencontre Antigone-Hémon. On dira qu'une telle scène, tout en se prêtant à des développements psychologiques et lyriques, aurait ralenti l'action, et que, de plus, les duos d'amour n'avaient pas encore leur place, à cette époque, au théâtre grec. Tout cela est sans doute vrai, mais peut-être la cause profonde en est-elle dans le caractère même de l'héroïne : avec une Antigone telle que l'a conçue Sophocle, cette rencontre était tout simplement impossible.

Quelle sorte de personnage est-ce en effet qu'Antigone ? Dès les premiers vers elle apparaît comme profondément marquée par les malheurs antérieurs des siens, et nous sentons immédiatement que les liens du sang ont à ses yeux quelque chose de sacré. C'est pourquoi, elle qui fit autrefois la toilette funéraire de sa mère et de son père, elle ne peut maintenant se dérober à cette force qui la pousse à rendre les derniers devoirs au cadavre de Polynice. Aussi bien faut-il obéir aux dieux plutôt qu'aux hommes. Elle va donc agir, avec une ardeur passionnée, avec quelque chose de fanatique et d'obstiné dans sa détermination héroïque : « Il me sera beau de mourir... car saint aura été mon crime. » On la sent prise d'enthousiasme devant la grandeur du sacrifice, et si elle venait à être graciée par Créon, elle ne serait pas loin de se sentir frustrée.

Plus rien dès lors n'existera pour elle, ni sa sœur ni son fiancé, les seuls êtres chers pourtant qui lui restent sur la terre. Avec Ismène elle se montre d'une dureté glaciale. Celle-ci ne veut pas l'aider à enterrer Polynice ? Soit : « Méprise les lois sacrées des dieux, si cela te fait plaisir... et songe à te mettre à l'abri. » Mieux encore : « Dénonce-moi : tu me seras bien plus odieuse si tu te tais. » Lorsqu'Antigone est condamnée, Ismène veut partager son sort et mourir avec elle. Plus dure encore qu'auparavant, sa sœur la repousse, incapable de reconnaître la beauté de ce geste : « Je n'aime pas qui ne m'aime qu'en paroles. » Ismène proteste-t-elle que la vie sans Antigone n'a plus de charme pour elle ? « Il te reste Créon, tu le soigneras. » Cette intransigeance orgueilleuse et blessante reçoit à peine quelques atténuations : « C'est avec douleur que je te raille », consent à dire Antigone.

Nous l'avons noté, Antigone n'a pas l'occasion de parler à son fiancé. On voit mal d'ailleurs ce qu'elle pourrait lui dire, car elle n'a pas, au cours de cette journée, la moindre pensée pour lui. Elle regrette bien, à plusieurs reprises, de s'en aller « sans avoir été épousée... sans avoir été unie à un homme ». Pourtant ce qu'elle pleure ainsi, ce n'est pas de quitter l'homme qu'elle aime, mais simplement de mourir vierge. Comme toute jeune fille, elle avait songé au mariage et à la maternité ; elle n'aurait pas encore connu l'amour que ses paroles n'en seraient aucunement changées.

Nous voilà bien un peu déroutés : Antigone n'aurait-elle pas de cœur ? Si, mais les malheurs de sa race l'ont à ce point blessée que tout son être est tendu vers le royaume des morts où se trouvent désormais tous les siens ; la demeure d'Hadès, telle est sa vraie patrie : « Mon âme depuis longtemps est morte, dit-elle à Ismène, de sorte que je ne suis utile qu'aux morts. » Ismène l'avait bien compris, qui lui disait dès le début : « Tu brûles d'amour, Antigone, mais c'est pour les morts. » Lorsque Créon, empiétant sur les droits des dieux infernaux, veut interdire à Polynice l'entrée dans les demeures d'en-bas, on comprend qu'elle ne puisse le tolérer.

Ce portrait est-il tendancieux ? Nous ne le croyons pas. Il n'est pour l'instant qu'incomplet, car de cette fille intransigeante, orgueilleuse et sombre, Sophocle a voulu faire un être de fidélité et d'amour. Il faut, en effet, la voir face à Créon ; c'est là que, prenant ses vraies dimensions, elle atteint à une hauteur surhumaine et que son âme inflexible proclame, devant tous les tyrans de tous les temps, les droits imprescriptibles de la conscience éclairée par la loi des dieux. Elle s'élève à ce moment jusqu'à l'absolu, et l'on sent qu'elle s'y meut à l'aise ; il n'y a dans ses paroles et dans son attitude nulle trace de violence ou d'exagération, mais une majesté et une calme assurance devant lesquelles Créon et sa pauvre sagesse de politique sont réduits à moins que rien. « Je ne pensais pas que ton édit eût assez de force pour donner à un mortel le pouvoir de transgresser les décrets des dieux, ces décrets qui ne sont pas écrits et que l'on ne peut ébranler ; car ce n'est pas d'aujourd'hui ou d'hier qu'ils existent et nul ne sait leur commencement. » Qu'on ne lui demande pas pourquoi elle aime encore ce Polynice que sa rébellion a rendu odieux à tous les Thébains, elle répondra

avec sa déconcertante tranquillité : « Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour. »

Voilà donc Antigone : un être qui s'est voué à un absolu jusqu'à s'identifier avec lui, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place en son âme pour autre chose que la fidélité. Ne nous étonnons pas trop si cette âme qui possède la pureté et l'éclat du diamant en a aussi la dureté, les arêtes coupantes et les feux glacés. « Antigone s'en va, s'en va loin de nous » chante le chœur tandis qu'on l'entraîne à la mort ; mais il y a longtemps qu'elle ne vivait plus parmi nous¹.

Jamais la faiblesse du tyran n'est apparue plus cruellement que dans le personnage de Créon. C'est que le pauvre roi est sot. Avec cela, plein de bonne volonté, mais infatué de son pouvoir tout neuf et de sa dignité. On ne peut d'ailleurs l'écouter sans en être agacé, car ses longues déclarations sont composées aux trois quarts de proverbes et de sentences. Cette fausse sagesse lui tient lieu à la fois d'intelligence et de pensée politique. Par exemple, si l'on a violé sa défense, ce ne peut être que par amour de l'argent (et ici un petit couplet sur les méfaits de l'argent corrupteur). Tirésias tente-t-il de lui faire comprendre que sa conduite offense les dieux ? on l'a payé pour qu'il fasse cette déclaration. Faut-il consoler Hémon dont la fiancée va périr ? son père lui servira une bonne douzaine d'aphorismes sur l'obéissance, dans le genre de ceux-ci : « Bien obéir, c'est apprendre à bien commander — il n'y a pas de plus grand fléau que l'anarchie — c'est la discipline qui sauve les peuples. » Il accumulera

¹ Faut-il ici faire état d'un passage troublant dont l'authenticité, longtemps contestée, est maintenant admise par tous critiques ? Il s'agit des vers 904-914 où Antigone explique que ce qu'elle a fait pour son frère, elle ne l'aurait fait pour personne d'autre, ni un fils ni un mari. S'il faut vraiment tenir compte de ces vers, par ailleurs assez maladroits, on devrait conclure que les ordres des dieux n'ont un absolu pouvoir sur Antigone que lorsque les liens du sang sont en cause. Ceci réduirait considérablement sa grandeur, semble-t-il, et confirmerait notre interprétation, selon laquelle la fille d'Oedipe, marquée dès son enfance par les malheurs de sa famille, s'est tellement figée dans le culte qu'elle voue aux êtres de son sang victimes de la fatalité, qu'elle ne peut ouvrir son cœur à un autre amour. Elle appartient à la race d'Oedipe, à son destin et à ses malheurs : tout le reste lui est étranger.

d'ailleurs au cours de cet entretien tant de sottises et de maladresses qu'Hémon finira par lui déclarer : « Si tu n'étais mon père, je dirais que tu déraisonnes ».

Cet homme si imbu de son autorité est d'ailleurs, comme il fallait s'y attendre, un faible. Le soldat qui vient lui annoncer que Polynice a été enseveli malgré ses ordres, lui parle avec un tel manque de respect que l'on attend une réaction immédiate. Mais Créon ne répond que par des remontrances et des menaces, d'ailleurs sans effet, et lorsque pour finir il accuse le soldat d'être lui-même le coupable, celui-ci lui envoie à la figure une dernière insolence : « Dommage qu'un prince si intelligent ait des visions ! » ce qui amène pour toute réaction : « Fais de l'esprit à mes dépens. Si on ne découvre pas le criminel, tu riras moins. » Quelle autorité !

« Sagesse, autorité », il n'a que ces deux mots à la bouche, mais l'une et l'autre lui font cruellement défaut. La vérité, c'est encore Hémon qui la lui dira, d'une façon détournée mais très claire : « Il y a des gens qui s'imaginent posséder seuls l'intelligence, l'éloquence, la sagesse. On les ouvre : ils sont vides. » Pourtant cet être creux acquerra sa vraie densité à la fin de la pièce, lorsqu'entouré de cadavres et frappé dans ce qu'il a de plus cher, il trouvera, dans le malheur qui le broie, les seules paroles humaines qu'il aura prononcées durant la pièce. Il faudra toute l'horreur de ces morts, accumulées pour briser la carapace de fausse sagesse et d'étroite politique où il avait cru voir de la grandeur. Son âme maintenant vit, et ce n'est plus une marionnette de carton qui exhale sa douleur dans ces strophes profondément émouvantes. Créon enfin est rendu à lui-même.

Laissant de côté, pour ne pas allonger indûment ces pages, le soldat et sa verve gouailleuse, le coryphée et sa peur des responsabilités, Hémon et l'ardeur de son jeune amour, il faut encore dire quelques mots d'Ismène. Ce n'est pas une nature altière comme sa sœur ; au fond de son âme, il n'y a que douceur et bonté. Malgré sa faiblesse toute féminine, qu'elle reconnait d'ailleurs avec tant de franchise qu'elle en est déjà pardonnée, elle ne manque pas de vraie grandeur ; si elle ne se trouve pas le courage de sacrifier sa vie à des principes, elle le ferait sans hésiter par amour et pitié pour sa sœur malheureuse. Elle a vraiment un cœur plein de la plus délicate sensibilité, et il faut que ce soit elle encore.

et non pas Antigone, qui s'apitoie sur le triste sort d'Hémon¹. Sophocle a donc créé en Ismène un personnage extrêmement sympathique, que l'on ne peut s'empêcher d'aimer. Cela d'ailleurs ne gêne en rien notre admiration pour Antigone ; mais celle-ci a quelque chose de si implacable, de si désincarné dans son absolu, que la tendre figure de sa sœur n'en paraît que plus attachante.

SENS DE L'ŒUVRE

Reste une question que l'on a longtemps débattue : quelle est l'idée centrale de cette tragédie, ou, si l'on veut, quelle position défend-elle ? Il faut d'abord dire que cette question n'avait sans doute pas plus de sens pour Sophocle lui-même que pour le public d'Athènes. Le but d'une tragédie était de susciter la pitié, l'horreur, ou quelque émotion violente du même ordre, et cela déterminait à la fois le choix du sujet et la manière de le traiter. On ne voit pas pourquoi *Antigone* ferait exception.

Les modernes se sont efforcés de chercher plus loin. Nous ne prétendons pas qu'ils aient tort : consciemment ou non, Sophocle, en traitant un sujet qui met en question des problèmes aussi graves, engageait nécessairement ses propres convictions. Or on a dès longtemps compris que la réponse était dans la personne d'Antigone. Quoi qu'en aient pensé en effet certains critiques allemands, on ne peut douter de la sympathie du poète pour son héroïne. Il faut pourtant le répéter : l'intention première de Sophocle est d'exciter à son égard l'admiration et la pitié. Il n'a pas écrit *Antigone* pour démontrer ou proclamer quoi que ce soit, et il en a conçu l'héroïne selon les nécessités dramatiques et littéraires de son œuvre : le *personnage* d'Antigone est ce qu'il doit être pour que soit possible la *tragédie* qui porte son nom. Libre à nous, modernes, de voir dans la fille d'Oedipe le type immortel de ces âmes supérieures qui, au nom de leur

¹ Le vers 572 « O cher Hémon, comme ton père te traite ! » est attribué par tous les manuscrits à Ismène. Depuis le XVI^e siècle, de nombreux éditeurs et traducteurs le mettent dans la bouche d'Antigone, mais rien ne semble justifier cette décision.

conscience, se dressent en face de tous les tyrans et dictateurs. Nous pouvons le faire sans trahir le vieux dramaturge, car c'est le sort privilégié de certaines grandes œuvres que d'apporter, en plus du plaisir esthétique, un aliment au cœur et à l'esprit des hommes de tous les temps.

Il convient pourtant de souligner encore une fois, en terminant, les limites de cette grandeur fascinante. Sophocle n'a pu donner à Antigone la pureté que nous lui connaissons qu'au prix d'un dessèchement et d'un durcissement sur lesquels nous avons insisté plus haut. Il faudra attendre le christianisme et ses martyrs pour trouver des âmes aussi inflexiblement fidèles aux lois éternelles mais n'ayant rien perdu de leur sensibilité humaine. C'est que le chrétien s'attache, non à un absolu impersonnel constitué par des lois rigides et froides, mais à une Personne, qui résume en elle toute perfection morale, et dont l'amour exclusif qu'elle réclame de nous dilate le cœur à la dimension même de l'univers.

Joseph VOGEL

La mort me sera belle après ce beau crime. Chère, je reposeraï auprès de celui qui m'est cher. Car le temps où il me faut plaire aux morts est plus long que celui où je dois plaire aux vivants. Je serai pour toujours étendue sous la terre...

Antigone, v. 72-76